

SUR LA MEUSE, SUR L'ISONZO, GLORIEUSE JOURNÉE : 11.500 PRISONNIERS

# EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.471. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Mardi  
**21**  
AOUT  
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris  
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00  
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées  
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45  
Adresse télégraphique : EXCEL, PARIS  
TARIF DES ABONNEMENTS :  
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.  
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.  
PUBLICITÉ : 11, B<sup>1</sup> des Italiens. Tél. Cent. 80-88  
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

## LA NOUVELLE BATAILLE DE VERDUN A COMMENCÉ HIER



LE GÉNÉRAL PÉTAIN (X) REND VISITE AUX TROUPES DE VERDUN, A LA VEILLE DU DÉCLENCHEMENT DE L'OFFENSIVE



LE GÉNÉRAL GUILLAUMAT, QUI COMMANDE ACTUELLEMENT L'ARMÉE DE VERDUN, A SON QUARTIER GÉNÉRAL

Des deux côtés de la Meuse, depuis le bois d'Avocourt jusqu'au nord de Bezonvaux, sur un front de dix-huit kilomètres, nos troupes se sont portées, hier matin, à l'assaut des positions allemandes. La préparation d'artillerie avait été telle que l'ennemi avait aban-

donné ses premières lignes. Mais les assaillants, avec une ardeur magnifique, le talonnèrent et s'emparèrent du bois d'Avocourt, du Mort-Homme, du bois des Corbeaux, de Champneuville, de la côte du Talou et de la moitié des bois le Chaume et des Fosses,



# Les Alliés répondent aux manœuvres pacifistes

DEVANT VERDUN, SUR LES DEUX RIVES DE LA MEUSE, NOS TROUPES SE SONT PORTÉES HIER A L'ATTAQUE DES POSITIONS ALLEMANDES ET ONT FAIT 4.000 PRISONNIERS

## LES COMMUNIQUÉS FRANÇAIS

14 HEURES. — En Belgique, lutte d'artillerie assez violente dans la région au nord de Bixchoote.

En Champagne, nos batteries ont exécuté des tirs efficaces sur les organisations allemandes. Plusieurs incursions dans les lignes ennemies nous ont permis de ramener des prisonniers.

SUR LES DEUX RIVES DE LA MEUSE, NOS TROUPES SE SONT PORTÉES CE MATIN A L'ATTAQUE DES POSITIONS ALLEMANDES AVEC UNE MAGNIFIQUE ARDEUR.

D'APRÈS NOS PREMIERS RENSEIGNEMENTS, LA NOUVELLE BATAILLE DE VERDUN SE DÉVELOPPE A NOTRE AVANTAGE SUR UN FRONT DE 18 KILOMÈTRES, DU BOIS D'AVOUCOURT AU NORD DE BEZONVAUX. DE NOMBREUX PRISONNIERS SONT DÉJÀ RAMENÉS A L'ARRIÈRE. LA BRAVOURE DE NOS TROUPES EST AU-DESSUS DE TOUT ÉLOGE.

Dans la région de Badonvillers, nous avons aisément repoussé un coup de main ennemi.

Assez grande activité d'artillerie en Haute-Alsace.

23 HEURES. — SUR LE FRONT AU NORD DE VERDUN, NOS TROUPES ONT ENLEVÉ DES DEUX CÔTÉS DE LA MEUSE LES DEFENSES ENNEMIES SUR UN FRONT DE 18 KILOMÈTRES ET SUR UNE PROFONDEUR QUI DÉPASSE 2 KILOMÈTRES EN CERTAINS

POINTS. SUR LA RIVE GAUCHE, NOUS TENONS EN PARTICULIER LE BOIS D'AVOUCOURT, LES DEUX SOMMETS DU MORT-HOMME, LES BOIS DES CORBEAUX ET DE CUMIÈRES. SUR LA RIVE DROITE, NOUS AVONS ENLEVÉ LA CÔTE DU TALOU, CHAMP, CHAMPNEUVILLE, LA CÔTE 344, LA FERME DE MORMONT, LA CÔTE 240 AU NORD DE LOUVE-MONT. A DROITE, NOS TROUPES ONT LARGEMENT AVANCÉ DANS LE BOIS DES FOSSES ET DANS LE BOIS LE CHAUME. LE CHIFFRE DES PRISONNIERS VALIDES EST SUPÉRIEUR A 4.000. LES ALLEMANDS ONT VIOLEMMENT CONTRE-ATTACUÉ AU BOIS D'AVOUCOURT, AU MORT-HOMME ET A LA CÔTE 344. NOS FEUX ONT PARTOUT ANÉANTI LEURS EFFORTS ET LEUR ONT INFLIGÉ DE LOURDES PERTES.

NOTRE AVIATION A PRIS UNE PART BRILLANTE A LA BATAILLE, MITRAILLANT A FAIBLE HAUTEUR LES RASSEMBLEMENTS ENNEMIS ET CONTRIBUANT AINSI A REPOUSSER LES CONTRE-ATTQUES. NOS PILOTES ONT ABATTU ONZE AVIONS ALLEMANDS SUR LE FRONT DE L'ARMÉE. DEUX AUTRES APPAREILS ENNEMIS ONT ÉTÉ DESCENDUS PAR NOS CANONS SPÉCIAUX.

Canonnade intermittente sur le reste du front.

Le 14 août dernier, le chef d'état-major général de l'armée allemande, Ludendorff, croyait devoir annoncer que « la lutte d'artillerie restait violente au nord de Verdun » et que « les Français avaient amené de nouveau en cette région des forces importantes, principalement en artillerie ». Le commandement ennemi nous faisait savoir ainsi qu'il s'attendait à notre attaque. Il n'a pu cependant ni la prévenir, ni résister à l'élan victorieux de nos soldats qui, hier matin, ont pris l'offensive sur un front de dix-huit kilomètres, depuis le bois d'Avocourt jusqu'au nord de Bezonsvaux, et enlevé sur toute cette étendue les positions adverses, en faisant de nombreux prisonniers. C'est pourquoi les dépêches allemandes d'aujourd'hui, ne pouvant dissimuler entièrement la vérité, en avouent une partie, la perte de la cote de Talou, en ajoutant que, « sur les autres points de ce large front, la lutte bat son plein ».

C'est une nouvelle bataille de Verdun qui commence, elle s'annonce dès son début aussi glorieuse que la précédente, et plus heureuse encore par ses résultats, car cette fois c'est nous qui avons l'initiative des opérations et gagnons le terrain que l'ennemi nous cède, accablé par nos feux d'artillerie, bouleversé et démoralisé par l'élan fougueux de nos troupes, au lieu de le défendre pied à pied comme faisaient nos héros de l'an passé.

C'est le 15 décembre 1916 que la première bataille de Verdun se terminait par un brillant retour offensif qui portait notre ligne, sur la rive droite de la Meuse, jusqu'à la cote du Poivre, Louvemont, le bois des Caurières et Bezonsvaux. Cette avance mettait en retrait nos positions de la rive gauche, qui comprenaient la corne sud-est du bois d'Avocourt, les pentes méridionales de la cote 304 et du Mort-Homme, Châtan-court.

Les 28 et 29 juin dernier, l'ennemi tentait un vigoureux effort sur cette rive, dans l'espoir de nous déloger complètement de la cote 304, d'atteindre la dépression d'Esnes, et de nous rendre intenables les positions de la rive droite

par les feux d'enfilade qu'il pourrait diriger contre elles.

De part et d'autre de la cote 304, nos contre-attaques enravaient sa progression, et le 17 juillet une vigoureuse offensive nous permettait non seulement de le rejeter des quelques éléments de tranchées où il se maintenait encore, mais d'enlever sa première et sa deuxième ligne de part et d'autre de la route d'Esnes à Malancourt, sur une longueur de 2.500 mètres, en pénétrant, entre le bois d'Avocourt et la cote 304, dans le bois Camard.

Telles sont les positions d'où est partie notre offensive d'hier, après une préparation d'artillerie qui n'avait épargné aucun des ouvrages de la défense, si bien défilés qu'ils fussent dans les anfractuosités de ces collines ravines. La première ligne n'était plus guère qu'un chaos sanglant, mais nos soldats ont poussé aussitôt jusqu'à la seconde et même à la troisième ligne, surprenant l'ennemi, qui ne s'attendait pas à une progression aussi rapide.

Sur la rive gauche de la Meuse, le bois d'Avocourt et le massif du Mort-Homme jusqu'au bois des Corbeaux et de Cumières, à mi-chemin des Forges, sur la rive droite, toutes les positions établies dans le coude de la Meuse, entre Champneuville et Vacherauville, avec la cote de Talou qui les domine et les villages de Champ et de Champneuville, la cote 344, la ferme de Thoumont, la cote 240 au nord de Louvemont et la majeure partie des bois le Chaume et des Fosses, telles sont les positions que nous enlevons dès les premières heures, en y faisant plus de 4.000 prisonniers.

Telle est la magnifique réponse de notre armée aux calomnies de l'ennemi, qui la représentait comme incapable désormais d'un grand effort ou bonne tout au plus pour appuyer l'offensive britannique dans les Flandres, en demeurant inactive sur tout le reste du front. L'offensive des Flandres est en plein développement. Celle de Verdun l'accompagne, et ce sont les Allemands qui se trouvent embarrassés pour tenir tête à la fois dans ces deux régions à la puissante action de nos forces unies.

Jean VILLARS.

### La cote 304 est encerclée

Le Petit Parisien reçoit de son envoyé spécial la dépêche suivante :

L'avance a atteint, sur certains points, plus de trois kilomètres. Nos troupes ont occupé le bois d'Avocourt, le Mort-Homme, le bois des Corbeaux, la cote du Talou, le bois de Cumières. LA COTE 304 EST EN-CERCLEE. Les prisonniers continuent à arriver.

### Les Allemands avouent leur recul

Les Allemands avouent leur recul dans leur radio d'hier et voici en quels termes ils l'expliquent :

« Armées du Kronprinz. — La bataille de Verdun a commencé ce matin de bonne heure sur les deux rives de la Meuse, depuis le bois d'Avocourt jusqu'au bois de Caurières (23 kilomètres), par de fortes attaques françaises.

« La lutte d'artillerie a duré toute la journée et s'est prolongée sans interruption pendant la nuit avec une extrême violence.

« Ce matin, le feu roulant le plus intense a précédé l'attaque de l'infanterie. Les Français ont occupé, sans combat, la cote de Talou, à l'est de la Meuse, qui avait été abandonnée comme ligne de défense depuis le mois de mars de cette année et n'était plus tenue que par des postes.

### Le moral des troupes allemandes a considérablement faibli

Il n'est pas sans intérêt, au moment où s'engage la nouvelle bataille de Verdun, de publier l'extrait ci-après d'un ordre de régiment du 226<sup>e</sup> rés. de la 49<sup>e</sup> D. R., daté du 18 juillet 1917 et trouvé récemment sur un prisonnier :

« D'après les rapports reçus de la première ligne et des bataillons de soutien, dit cet ordre, j'apprends qu'un grand nombre d'hommes, dont quelques-uns se disent malades, abandonnent leur poste sans ordre.

« Ceci est spécialement le cas pour le bataillon de soutien, bien qu'il ait peu à craindre du tir de l'artillerie, en comparaison du bataillon de première ligne. Cette façon de faire occasionne un affaiblissement dangereux de la force combattive et cause un grand désavantage aux troupes combattantes.

« Tous les commandants d'unités, mais spécialement les chefs de bataillon et les commandants de compagnie, doivent, dans la situation présente, faire de leur mieux pour maintenir le moral des troupes et affirmer la discipline, pour que le régiment puisse sortir de cette bataille avec son honneur intact, comme jusqu'à présent. »

LES TROUPES ITALIENNES ONT PASSÉ DIMANCHE L'ISONZO SUPÉRIEUR ELLES ONT FAIT 7.600 PRISONNIERS

## LE COMMUNIQUÉ ITALIEN

La bataille est actuellement en cours sur le front des Alpes Juliennes.

HIER MATIN, APRÈS VINGT-QUATRE HEURES DE BOMBARDEMENT, PENDANT LESQUELLES NOTRE ARTILLERIE A BATTU LES POSITIONS ENNEMIES AVEC UNE INTENSITÉ TOUJOURS CROISSANTE, LES MASSES DE NOTRE INFANTERIE ONT COMMENCÉ A AVANCER VERS LES OBJECTIFS QUI LEUR AVAIENT ÉTÉ ASSIGNÉS.

AU NORD DE ANHOME, APRÈS AVOIR BRILLAMMENT SURMONTÉ LES DIFFICULTÉS TECHNIQUES ET LA RÉSISTANCE DE L'ENNEMI, JETE DE NOMBREUX PONTS SUR L'ISONZO, NOS TROUPES SONT PASSÉES SUR LA RIVE GAUCHE DU FLEUVE.

Depuis Plava jusqu'à la mer, après avoir rapidement traversé la première ligne ennemie, complètement détruite, nos troupes ont fait pression sur l'adversaire qui, se maintenant fortement, et soutenu par une nombreuse artillerie, ainsi que par une grande quantité de mitrailleuses, opposait une résistance désespérée.

UN TOTAL DE 208 AVIONS ONT INFATIGABLEMENT CONCOURU A LA BATAILLE, ATTAQUANT A PLUSIEURS REPRISES A COUPS DE BOMBES ET DE MITRAILLEUSES LES TROUPES MASSEES SUR L'ARRIÈRE DES POSITIONS ENNEMIES.

L'action de l'infanterie continue vigoureusement pendant que l'artillerie poursuit avec énergie son œuvre de destruction.

LES PERTES DE L'ADVERSAIRE SONT TRES GRAVES; DES MAINTENANT, LE BUTIN S'ANNONCE COMME TRES CONSIDERABLE: QUELQUES CANONS ET BEAUCOUP DE MITRAILLEUSES SONT DÉJÀ ENTRE NOS MAINS.

JUSQU'A HIER SOIR, PLUS DE 7.500 SOLDATS ET UNE CENTAINE D'OFFICIERS ONT DÉJÀ PASSÉ PAR NOS CAMPS DE CONCENTRATION.



Le communiqué italien est, lui aussi, un bulletin de victoire. L'offensive déclenchée, après un bombardement de vingt-quatre heures, sur une étendue de près de 60 kilomètres, a partout eu raison de la résistance désespérée de l'ennemi, qui a laissé plus de 7.500 prisonniers aux mains de nos alliés.

A l'aile gauche, l'Isonzo a été franchi sur plusieurs points, entre Canale et Anhovo, c'est-à-dire au delà de la limite de la précédente offensive, qui ne s'étendait que jusqu'à Plava, et les troupes italiennes, ayant passé sur la rive gauche, se sont maintenues, en dépit de tous les efforts de l'ennemi.

Entre Plava et la mer, les troupes de la cinquième armée autrichienne, commandée par le général Borojevic, et forte de quatorze divisions en ligne, six et demie en réserve, ont été partout délogées de leurs premières positions et sur plusieurs points des secondes.

De quel côté se portera l'effort principal de nos alliés? C'est ce que nous saurons bientôt. La première attaque d'infanterie a été égale en étendue au bombardement préparatoire, ce qui laisse le commandement autrichien dans la plus complète ignorance sur les intentions de l'adversaire.

Il y a là l'indication et la promesse d'une de ces manœuvres de surprise où

nos alliés italiens excellent, grâce à l'habileté de leurs chefs et à la parfaite organisation de leurs moyens de transport.

Mais c'est déjà un résultat dont ils peuvent à bon droit être fiers, que d'avoir été capables de mener à bien une attaque d'ensemble sur un front aussi étendu, contre un ennemi solidement retranché et pourvu d'une artillerie redoutable. — J. V.

### Ce que disent les Autrichiens

Le communiqué autrichien du 19 août (20 heures) relate en ces termes l'offensive prise par nos alliés italiens sur le front de l'Isonzo :

Les Italiens ont commencé sur l'Isonzo une nouvelle attaque visant les territoires de la cote qui appartiennent depuis plusieurs siècles à l'Autriche. Après une violente préparation d'artillerie d'un jour et demi, qui a été suivie, dans l'après-midi d'hier, de quelques tentatives de reconnaissances, l'infanterie italienne a engagé la bataille ce matin entre la Mrzloch et la mer.

La lutte fait rage avec un caractère d'extrême acharnement dans presque tous les secteurs de ce front de 50 kilomètres : près de Tolmino, au nord-est du Canale entre Desola et le mont San-Gabriele, au sud de Gorizia et sur le plateau du Corso. Les nouvelles parvenues jusqu'ici sont généralement favorables.

## SALONIQUE EST EN FEU

70.000 PERSONNES SANS ABRI

SALONIQUE, 20 août. — Un violent incendie s'est déclaré dans le quartier bulgare. Les secours sont arrivés immédiatement de tous côtés pour circonscrire le sinistre, mais le vent soufflant avec une extrême violence a donné à cet incendie un développement extraordinaire. Malgré tous les efforts des Grecs et des troupes alliées, l'incendie a pris des proportions dépassant tout ce que l'imagination peut concevoir.

A l'heure actuelle, en dépit de tous les efforts, la moitié de la ville est en proie aux flammes.

Toutefois, le vent diminuant de violence, on peut espérer que les progrès du feu seront enrayés.

Tout le quartier commerçant est anéanti. Plus de 70.000 Israélites et Musulmans se trouvent sans abri.

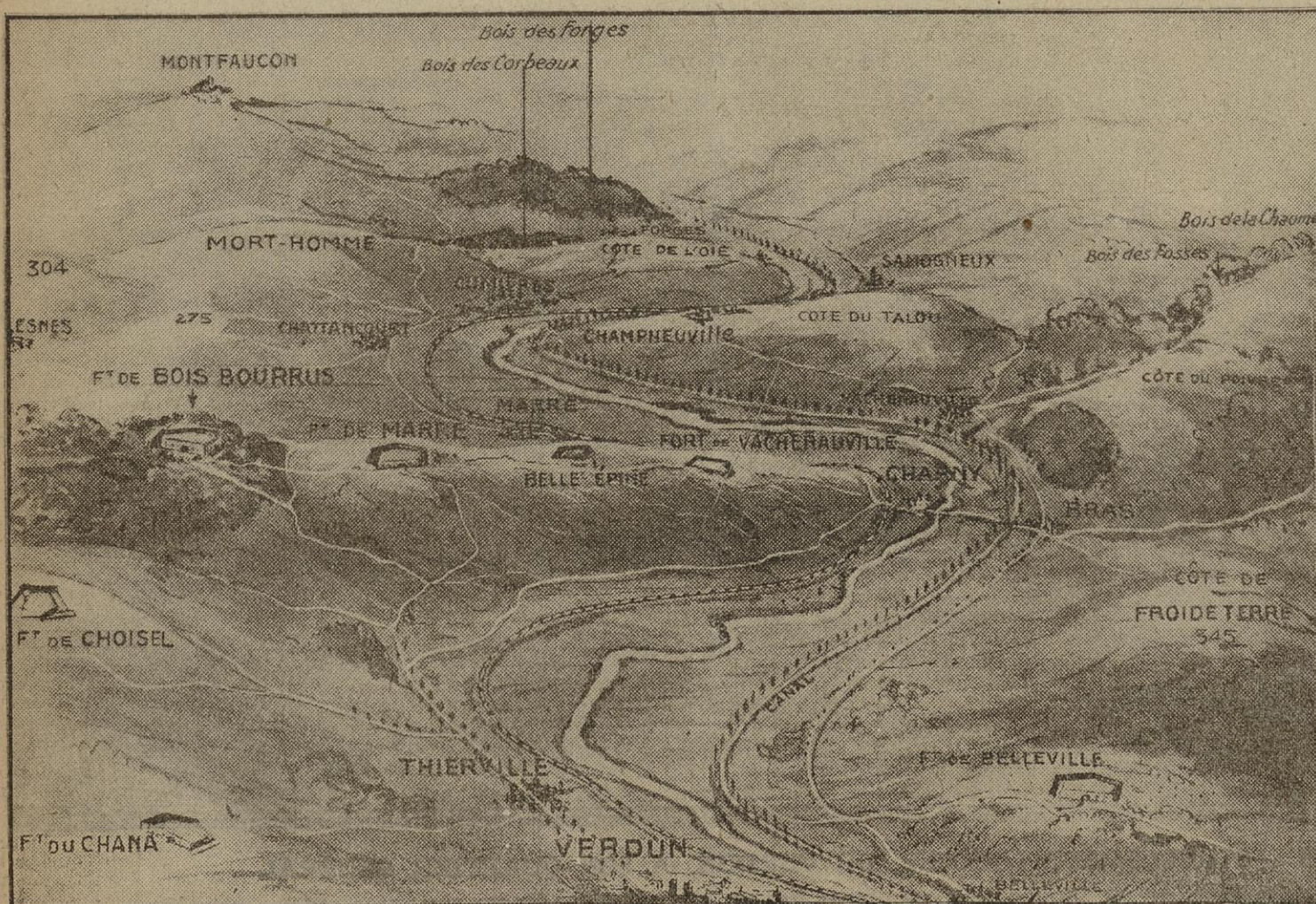
L'église Saint-Démètre, un joyau du temps passé, est à moitié détruite.

Le représentant du gouvernement hellénique ainsi que les autorités des puissances alliées ont pris leurs dispositions pour assurer aux sinistrés les vivres indispensables. Des mesures ont été prises pour permettre l'évacuation d'une partie de la population.

ÉCOLE Boulevard Poissonnière, 19  
Rue de Rivoli, 53  
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc



SALONIQUE. — LA RUE VENIZELIS



LE THÉÂTRE DE L'OFFENSIVE SUR LES DEUX RIVES DE LA MEUSE



## L'ALLEMAGNE CHERCHE A CAPTER LES VALEURS DE LA SUISSE

Pendant que l'Allemagne s'apprête à faire payer son charbon à la Suisse par un emprunt, les financiers allemands s'efforcent de drainer les capitaux helvétiques.

Voici, d'après la *Feuille centrale du commerce suisse*, la circulaire que répand une maison de Bourse de Zurich :

Nous avons l'honneur de vous soumettre l'intéressante combinaison que voici : Dans le cas où vous posséderiez de solides obligations suisses, emprunts fédéraux, cantonaux ou communaux, nous pourrions vous procurer l'occasion de les vendre à une grande capitale et résidence allemande. Outre la sécurité de premier ordre fournie par l'emprunteur, nous vous ferions encore garantir vos titres par la Reichsbank (400 millions de marks de capital et de réserves). Les titres resteraient en Suisse ainsi que leur contre-valeur. En revanche, outre le rapport ordinaire des coupons attachés aux titres, vous recevriez une bonification extraordinaire annuelle de 3 3/4 0/0 en argent suisse pour les dépôts d'un demi-million et plus, et de 3 1/2 0/0 pour les engagements de 50.000 fr. et au-dessus, de sorte que vous pourriez compter sur un revenu total de 5 1/2 à 8 0/0. Les titres seraient déposés par nous en entremise dans une grande banque suisse.

Dans l'attente que vous ferez largement usage de notre proposition, nous vous présentons nos respectueuses salutations.

(Signé) : D. et Cie.

Nous avons recueilli, à cet égard, l'opinion autorisée de personnalités appartenant au monde de la finance.

Cette proposition, nous a-t-on dit, n'a pour but évident que de procurer de l'argent aux empires centraux sans bourse délier. Les Allemands, dans l'impossibilité d'en obtenir autrement, ont recouru à l'emprunt de titres neutres avec intérêts majorés, ce qui leur servirait de gage à une ouverture de crédits.

Cet avis est partagé par la direction du Crédit Commercial de France (anciennement Banque Suisse et Française).

Cette manière d'opérer n'est pas inédite, nous fait-on observer. C'est le système des opérations commerciales se substituant aux opérations d'Etat. Vous n'ignorez pas que les emprunts internationaux sont péniblement couverts, à l'encontre des emprunts intérieurs, toujours accueillis avec succès.

Estimez-vous que, dans les circonstances présentes, l'Allemagne puisse retirer un appréciable profit de cette combinaison ?

Les grandes banques suisses sont, en principe, hostiles à tout prêt à l'Allemagne. Ses tergiversations dans la question de l'importation de charbon en Suisse ne sont pas étrangères à cette réserve. Nous serions surpris que ces propositions fussent favorablement accueillies.

En tout cas, conclut notre interlocuteur, le projet allemand ne pourrait donner que de maigres résultats. Il est nettement contraire aux intérêts de la Suisse.

Au ministère des Finances, on envisage la question sous un autre jour :

Le procédé est de bonne guerre, nous a-t-on déclaré. Nous l'avons nous-mêmes employé, en Amérique, lorsque les Etats-Unis étaient encore neutres. Nombreux sont les Etats qui, pour consolider leurs garanties d'emprunt, ont engagé les recettes de leurs douanes, canaux, chemins de fer, etc.

Les Allemands, n'ayant à leur disposition comme garantie de leurs emprunts que l'encaisse de la « Reichsbank », ajoutent la garantie d'une grande ville allemande, avec les intérêts variant de 6 1/2 à 8 0/0.

Reussiront-ils à drainer ainsi des capitaux suisses ? C'est douteux. Il y a peu de temps ils ont voulu user du même procédé en Hollande, et ils ont échoué. Les conventions que l'Allemagne propose à la Suisse ne sont d'ailleurs pas faites pour lui attirer les sympathies du gouvernement fédéral. Ce que l'on en connaît, en ce qui concerne le charbon, démontre que ces conventions majoraient du double les prix précédemment établis.

La Suisse est contrainte d'en passer par ces exigences, se trouvant dans l'impossibilité de se procurer autre part le charbon qui lui est indispensable.

En donnant à sa proposition l'aspect le plus engageant, l'Allemagne, fidèle à ses habitudes de duplicité, tente donc de séduire, en même temps qu'elle pratique cette manière de chantage au combustible.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

5 HEURES  
DU  
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES  
DU  
MATIN

## LA PAIX QUE DÉSIRAIT BETHMANN-HOLLWEG EN JANVIER 1917

LONDRES, 20 août. — La partie des mémoires de M. Gerard publiée aujourd'hui par le *Daily Telegraph* traite de l'idée de la paix telle que les Allemands l'entendent.

Dès la première fois que M. de Bethmann-Hollweg m'avait parlé de la paix, dit M. Gerard, je lui avais demandé, à lui et à d'autres, quelles étaient les conditions de paix de l'Allemagne ; mais je n'avais jamais pu obtenir de quiconque une réponse définitive à ma question. J'avais à plusieurs reprises demandé au chancelier si l'Allemagne accepterait de se retirer de la Belgique. Toujours le chancelier m'avait répondu : « Oui, mais avec des garanties. »

Enfin à la fin de janvier 1917, alors qu'il me parlait encore une fois de paix, je lui dis :

— Quelles sont donc ces conditions de paix auxquelles vous faites constamment allusion ? Voulez-vous me permettre quelques questions précises à ce sujet ? Premièrement : les Allemands sont-ils prêts à évacuer la Belgique ?

— Oui, mais avec des garanties.

— Quelles sont ces garanties ?

— Il se peut que nous soyons obligés de retenir les forts de Liège et de Namur ; il nous faut aussi d'autres forts et des garnisons à travers la Belgique ; il nous faut des voies ferrées, des ports, et tous autres moyens de communication. Les Belges ne pourront plus maintenir une armée, mais nous, nous devons avoir le droit de conserver une armée considérable en Belgique. Nous devons également obtenir le contrôle commercial de la Belgique.

Je répondis à tout cela :

— Je ne vois pas que vous laissiez beaucoup aux Belges, sauf que le roi Albert aura le droit de résider à Bruxelles avec une garde d'honneur.

— Nous ne pouvons permettre que la Belgique soit comme un ouvrage avancé de l'Angleterre.

— De mon côté, répliquai-je, je ne pense pas que les Anglais acceptent qu'elle devienne un ouvrage avancé de l'Allemagne, surtout depuis que l'amiral von Tirpitz m'a dit que vous devriez garder les côtes des Flandres pour pouvoir faire la guerre contre l'Angleterre et l'Amérique.

Je demandai ensuite :

— Et le nord de la France ?

— Nous acceptons d'évacuer, répondit le chancelier.

— Mais la frontière orientale ?

— Il nous faut là une rectification très importante.

— Au sujet de la Roumanie ?

— Nous laisserons la Bulgarie s'arranger avec la Roumanie.

— Et la Serbie ? demandai-je.

— On pourra permettre l'existence d'une très petite Serbie. Mais cela, c'est l'affaire de l'Autriche. On doit de plus laisser celle-ci agir comme elle l'entendra vis-à-vis de l'Italie. Et il nous faut des indemnités de tous. On doit en outre nous rendre tous nos navires et nos colonies.

M. Gerard, à la fin de son récit, dit que naturellement le mot « rectification », employé quand il s'agit de la frontière orientale, n'est qu'un terme atténué pour « annexion ».

## Les gouvernements alliés répondront au pape

LONDRES, 20 août. — En réponse à une question posée à la Chambre des communes, lord Robert Cecil a déclaré qu'une note a été reçue du pape invitant les belligérants à étudier les termes de la paix et que les gouvernements alliés conféreront sur ce sujet avant de rendre leur réponse. (Havas.)

## Avant de parler, M. Michaëlis a tenu à prendre conseil

AMSTERDAM, 20 août. — Avant de se rendre à la séance de la commission principale du Reichstag où il doit prononcer un grand discours sur les propositions de paix faites par le pape, M. Michaëlis a tenu à avoir l'avis de l'empereur.

A cet effet, il s'est rendu au grand quartier général allemand où il a eu plusieurs entretiens avec l'empereur et le maréchal Hindenburg.

De ces entretiens, on peut conclure que les déclarations que le chancelier allemand fera demain révéleront exactement l'opinion des deux chefs réels de l'Allemagne d'aujourd'hui.

## Les cheminots anglais n'ont pas encore déclaré la grève

LONDRES, 20 août. — M. Bromley, secrétaire de la Société générale des mécaniciens et chauffeurs de locomotives, a déclaré ce matin qu'aucun changement ne s'était produit dans la situation.

Les pourparlers suivent leur cours.

Les membres du comité exécutif qui devaient quitter Londres aujourd'hui ont ajourné leur départ.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

## LA NOUVELLE BATAILLE DE VERDUN

# LA VEILLE D'ARMES

## LA PREMIÈRE JOURNÉE

DEVANT VERDUN, 20 août. — Durant toute la nuit, de l'observatoire élevé de l'un des forts les plus puissants de la région meurienne, j'ai assisté au dernier acte de la préparation d'artillerie qui a précédé notre belle victoire de ce jour.

On sait déjà, d'après les descriptions qui en ont été faites pour les offensives de la Somme et des Flandres, ce qu'on entend aujourd'hui par une « préparation d'artillerie ». Il semble cependant qu'à chaque étape nouvelle de cette guerre sans pitié, l'intensité du feu, bien que cela parût impossible, soit de plus en plus effroyable.

Comme le charbon qui s'allume sous le souffle puissant d'une forge gigantesque, en lançant des milliers de paillettes dorées dans toutes directions, les leurs fulgurantes de plusieurs milliers de canons massés en profondeur et s'étendant sur un front de plus de vingt-cinq kilomètres crépitaient comme des étincelles géantes dans un bruit d'enfer.

On sent tout son corps trépidant sous les vibrations continuelles du sol ; les oreilles se déchirent dans un bruit de tonnerre ininterrompu, et l'on reste figé, les yeux agrandis par l'épouvante d'une telle vision de cataclysmes.

Durant toute la nuit, il ne s'est pas écoulé une demi-seconde, même un quart de seconde, sans que l'air ne soit ébranlé d'une commotion nouvelle, sans que l'horizon ne soit illuminé d'un éclair aveuglant. Il est strictement impossible d'essayer de compter les détonations qui se succèdent, s'enchevêtrent, se superposent sans répit. Dix coups partent à la fois de tous les points du secteur en feu. Par instants, la terre et le ciel entier s'embrasent d'une leur immense qui monte jusqu'au zénith, faisant au sein du firmament les étoiles pâlir. C'est, chaque fois, un dépôt de munitions boche qui saute.

Durant toute la nuit, des milliers de canons, en défile, servis par des artilleurs infernaux, hurlent la mort aux Boches. Depuis plusieurs jours déjà, avec la même intensité, dure cette préparation fantastique qui finit par devenir monotone, tant sa grandeur est soutenue.

Hier, aux dernières heures du jour, un avion laissait tomber, sur nos lignes, un rouleau de films impressionnés qui, aussitôt développés, laissaient voir avec netteté qu'il ne restait plus rien des organisations défensives ennemies. Malgré cette constatation matérielle, le feu continuait toute la nuit avec la violence que nous venons d'essayer de décrire. Ce ne sont plus des trous d'obus qui se touchent, ce sont cinq, dix obus qui tombent dans le même trou.

Vers quatre heures du matin, des batteries nouvelles entrent en action, des pièces semblent surgir du sol, tout autour de nous, le tir s'exaspère et le feu augmente encore d'intensité. Cela devient titanique.

Cette recrudescence annonce l'imminence de l'attaque.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

## UNE NOTE OFFICIELLE DIT QU'ALMEREYDA S'EST SUICIDÉ

On nous communique à 2 h. 15 la note officielle suivante :

M. René Viviani, ministre de la Justice, a reçu, hier soir 20 août, à huit heures, le rapport médico-légal établi et signé par les docteurs Vibert, Dervieux et Socquet.

Les trois experts, après avoir décrit les constatations matérielles, techniques, médicales faites par eux, tant sur le cadavre de Vigo que dans la salle où il se trouvait, constataient sur Vigo l'existence d'une peritonie suppurée et d'une appendicite aiguë, le mettant en imminence de danger de mort ; après avoir décrit le sillon profond se trouvant sur le côté gauche du cou et interrompu sur une grande partie du côté du cou, les échymoses se trouvant sur le côté gauche du corps, et correspondant aux mouvements désordonnés que font les tendons dans leurs convulsions ; constaté que les lacets noués entre eux s'appliquent au sillon ; que ces lacets sont en tresses de fil formant des lacets doubles, par conséquent très résistants, non usagés, presque neufs, tous deux causés par rupture et non par instrument ; mesurant, l'un qui s'est rompu en deux 95 centimètres de long, l'autre, qui a été cassé en trois, 96 centimètres ; tous deux sur huit millimètres de large ; après avoir constaté que les lacets avaient été attachés à un barreau du lit et que la seconde se a marquée ce barreau au point de faire apparaître parmi certaines « arêtes » sur le vernis une plaque de métal que recouvrait auparavant la peinture.

Après avoir constaté que la survie est scientifiquement possible et que, d'après l'enquête menée par les magistrats, elle s'est manifestée par ce fait qu'après la strangulation, Vigo a parlé, réclamé un pot de confiture et du raisin, qu'on lui donna, les experts évincent l'hypothèse d'une mort naturelle et celle d'un accident. Envisageant l'hypothèse d'un homicide, ils la repoussent.

Ils envisagent ce premier fait, qu'en cas d'homicide, le sillon autour du cou aurait été interrompu, l'agresseur l'ayant saisi tout entier avec le lacet, tandis que le cou porte un sillon sur le côté gauche interrompu sur une grande partie du côté droit, et ils invoquent cet autre fait qu'en cas d'homicide la victime se serait débattue, qu'on retrouverait, même au cas d'une lutte inégale, sur le corps les stigmates de cette lutte ; que Vigo aurait crié, dénoncé l'attentat, puisqu'il a eu assez de lucidité et de force pour demander des confitures et du raisin.

Cependant, l'un des experts a tenu à noter qu'il se pourrait que l'hypothèse de l'homicide pût être envisagée au cas où il serait démontré que Vigo n'a pu ni se défendre, ni appeler.

Les trois experts évincent d'hypothèse de l'homicide, qu'écartent leurs constatations et concluent que les constatations par eux faites coïncident sans aucune exception, de la façon la plus absolue, avec la seule hypothèse qu'ils puissent admettre : celle du suicide.

De l'enquête judiciaire, il résulte que, dans la nuit du 12 au 13 août, Vigo aurait tenté trois fois de se suicider à l'aide des lacets de ses bottines ; il a avoué lui-même le fait, le matin du 13, à Avril, chargé de lui faire des piqûres.

Ce dernier a révélé le fait au gardien Hénin, chargé de la surveillance de jour, et à Lerouge, étranger à la surveillance de ce secteur.

Comment ces lacets étaient-ils à la disposition de Vigo ? Par un manquement grave aux règlements, qui obligent le gardien à enlever la nuit les vêtements et les bottines des cellules. Ce gardien est le gardien Régier.

De plus, c'est seulement après vingt-quatre heures d'enquête judiciaire que la chemise de Vigo a été rapportée ; elle avait été trouvée par Hénin dans la cellule, déchirée en morceaux et nouée, ce qui permet de supposer que Vigo avait eu l'intention de s'en servir en vue du suicide.

En outre, Hénin, qui sait que les lacets ont pu servir à une tentative de suicide, les remet, le matin du 14, dans la cellule sans s'inquiéter de savoir si ces lacets ne vont pas servir à nouveau.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.

— E. CH.



# LE MONDE

## CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. M. Barrère, ambassadeur de France près le Quirinal, et S. Exc. le marquis Salvago Raggi, ambassadeur d'Italie à Paris, sont de retour à Rome, venant du grand quartier général italien.

## CERCLES

— Viennent d'être admis membres du *Travellers' Club* : le capitaine D. Borden-Turner, présenté par M. Luis de Ugarte, et M. A. J. Hugh Smith ; M. Sandford B. Pomeroy, présenté par M. Herbert W. Warden et M. Morton B. Stelle ; le comte Pierre de Jumilhac, présenté par M. Jean Groult et M. Sigismond Bardac, et le duc Decazes, qui avait pour parrains M. Charles-Raoul Duval et le comte Tristan de Gramedo.

## INFORMATIONS

— M. Carton de Wiart, ministre de la Justice du gouvernement belge, et Mme Carton de Wiart sont arrivés à Paris.

— Le vice-amiral sir Somerset est également à Paris.

— Lord Rhonda, qui vient d'être souffrant, est complètement rétabli.

— M. et Mme Henry Morgenthau ont offert un dîner en l'honneur de S. Exc. l'ambassadeur des Etats-Unis et de Mrs Sharp.

Les autres convives étaient : Mr John G. A. Leishman, Mrs Leishman, colonel James G. Harbord, major Bicknell, capitaine James L. Collins, Mr and Mrs James Hazen Hyde, Mr and Mrs John Gardner Coolidge, prince G. de Faucigny-Lucinge, Mr John Ridgely Carter, Mr Hoff, Mr Francis Sayre et Mr Schimmonian.

— Le prince Georges Karageorgevitch de Serbie, qui a été gravement blessé à la suite d'une chute de cheval pendant une inspection au front de Serbie, est en Suisse, pour y suivre le traitement que nécessite son état.

## NAISSANCES

— Mme Maxime de Margerie a donné le jour à un troisième fils.

## MARIAGES

— Hier a été célébré, dans l'intimité, le mariage de Mlle Cécile de Aguilard, fille de M. A. de Aguilard, secrétaire de la légation de Portugal à Paris, avec M. Jacques Faure-Desjardes.

Les témoins de la mariée étaient M. Armand Navarre, consul général de Portugal à Paris, et la marquise de France ; ceux du marié, M. Alphonse Chapu, capitaine d'artillerie, et le lieutenant-colonel d'infanterie Marcel Roustan.

— Le chanoine Andrieux a béni, samedi dernier, en la chapelle du Cénacle, à Limoges, le mariage de M. Roger Lagorce, avocat à Condom, dans le Gers, avec Mlle Alice Garigou-Lagrange, présidente de l'Association des jeunes filles royalistes de la Haute-Vienne.

Les témoins du marié étaient Mme Malourens et M. André Rogier, son cousin ; ceux de la mariée, M. Joseph Fougerat et M. Camille Duvoisin de Soumagnat, ses cousins.

## DEUILS

— En l'église Saint-Honoré-d'Eylau ont eu lieu, hier, les obsèques de la baronne Beyens.

Le deuil était conduit par le baron Beyens, ancien ministre des Affaires étrangères de Belgique, son fils ; M. de Hurtado, son gendre ; M. J. de Hurtado, son petit-fils ; le chevalier de Stuers, ministre des Pays-Bas ; du côté des dames : la baronne de La Rousse, et Mme de Hurtado, ses filles ; la baronne Beyens, sa belle-fille, et Mlle de Hurtado, sa petite-fille.

Dans l'assistance : le président du Conseil et Mme Ribot, princesses Charles et Henri de Ligne, baron de Gaffier, ministre de Belgique ; duc et duchesse d'Albuerne, M. et Mme Lahovary, duchesse de La Trémouille, prince Pierre Murat, général et Mme Joostens, marquise d'Imécourt, comte de Castellane, prince de Beaufort, duc et duchesse de Morny, vicomte d'Harcourt, marquis de Girardin, marquise de Trévise, M. Thouvernel, M. et Mme A. du Bos, marquise de La Torre, douairière, M. et Mme Ch. du Bos, marquis et marquise de La Torre, M. E. Ganderax, Mme et Mlle Kinen, Mme Grosclaude, M. Quinones de Léon, M. Robert Bliss, M. et Mme Paul Lebaudy, etc.

— Les obsèques de Mme Cornil, veuve du professeur à la Faculté de Médecine, ont été célébrées hier en l'église Saint-Thomas d'Aquin.

Le deuil était conduit par le colonel Messimy, ancien ministre de la Guerre, son gendre ; M. Th. Motet, son frère, et les autres membres de la famille.

Dans l'assistance : général Massenet, comte d'Ormesson, professeur et Mme Chantemesse, contrôleur général de Boyssol, docteur et Mme Sirey, colonel et Mme Hartmann, M. Abel Faivre, général bourgeois, docteur E. Pothier, docteur et Mme R. Blondel, général Dieudonné, docteur et Mme Chaffard, etc., etc.

L'inhumation a eu lieu au cimetière Montmartre.

## Nous apprenons la mort :

De M. Paul Perroche, ancien procureur de la République à Dijon, ancien député et conseiller municipal de la Marne, président de la commission des œuvres de guerre du département, maire d'Entines (Marne) ;

Du lieutenant Jacques Sauzey, du 113<sup>e</sup> d'artillerie, chevalier de la Légion d'honneur, tombé glorieusement à l'âge de vingt-six ans, frère du capitaine Sauzey, mort pour la France ;

Du comte de Liedekerke, mortellement frappé en Galicie. Il faisait partie des automitrailleurs équipés par le gouvernement belge pour la Russie ;

Du général Comoli, de l'armée italienne, qui a succombé à une maladie infectieuse, à Salonique.

## BENEFICANCE

— A Aix-les-Bains, la comtesse de La Morandière, à laquelle s'étaient jointes plusieurs dames de la société française et étrangère, telles que lady Allan Johnstone, la baronne de Wedel-Jarlsberg, femme du ministre de Norvège en France, Mme Marchetta d'Allegri, Mme Mourichon et Mme Brachet, a organisé, au profit des hôpitaux militaires de la ville, une fête qui fut des plus réussies. Cette manifestation de bienfaisance était placée sous la présidence d'honneur du préfet de la Savoie et du général Rogerie, et sous le patronage de M. Barradat, médecin en chef de la place, et de M. de Brossard, commandant d'armes. Plus de mille soldats assistaient à cette représentation, dont la recette atteignait un chiffre inespéré.

# B L O C - N O T E S

PARIS, même en temps de guerre, a ses petites habitudes et ses rites, à quoi rien ne l'empêche de rester fidèle. Il a donc inauguré ces jours-ci son *Concours Lépine* de chaque année. Et il l'a installé aux Tuileries.

Ce concours est une idée de brave homme qu'eut, il y a une quinzaine d'années, l'ancien préfet. M. Lépine s'était avisé d'ouvrir aux petits inventeurs une Exposition annuelle qui fut leur exposition. Ces petits inventeurs, c'étaient des fabricants trop pauvres pour oser affronter, en de grandes expositions, la concurrence publique de leurs puissants confrères ; c'étaient des amateurs ; c'étaient des ouvriers à qui était venue l'idée d'un produit, d'un outil, d'un bibelot, d'un jouet nouveau, et qu'on invitait à en venir présenter le modèle, à très peu de frais, sur un coin de comptoir.

Les petits inventeurs vinrent en foule, et le *Concours Lépine*, ouvert, si j'ai bonne mémoire, dans une salle du rez-de-chaussée du Grand Palais, fut un succès. Dans la hiérarchie des industries et des commerces, M. Lépine faisait officiellement une place à l'« article de Paris » et au camelot.

Mais c'est vers le jouet qu'allèrent tout de suite, parmi tant d'autres « articles de Paris », les curiosités et les sympathies des visiteurs : le jouet cocasse et à bon marché ; le jouet destiné à être vendu non dans les magasins, mais au coin des rues ou devant les terrasses des cafés — et à s'appeler parfois du nom le plus glorieux dont un jouet de Paris puisse s'honorer : le *Jouet de l'année* !

Je n'ose dire que la science gâte tout. Ce serait un blasphème affreux. Mais elle gâte vraiment bien des choses. Et elle est en train de nous gâter le précieux jouet à bon marché, qui est celui que les enfants aiment le plus.

Je dis : le jouet à bon marché. Pour le jouet cher, c'est déjà chose faite, et depuis longtemps. Les pauvres petits riches (les anciens et les nouveaux) ont, pour s'amuser, ces imposants jouets « scientifiques » qui coûtent un prix fou et les assomment au bout de vingt-quatre heures. Il suffit de visiter la chambre de jeux d'une famille d'enfants riches pour comprendre à quel point l'inventeur et le parrain y ont perdu leur temps. Les beaux jouets gisent là, en désordre, inutiles et dédaignés. La plupart sont de mystérieuses mécaniques, faussées ou cassées, et que l'enfant ne peut songer à réparer, puisqu'il ne les comprend pas. Alors il s'empare d'un petit jouet simple, d'un jouet de pauvre ; au besoin le fabrique lui-même ; et, cette fois, il s'amuse. Les enfants sont des poètes. Un jouet n'est leur ami que s'il est l'instrument très docile ou le confident de leur rêve. C'est pour cela qu'une poupée de quarante sous, qui ne parle pas, dit bien plus de choses à une petite fille qu'une poupée de cent francs qui parle.

Or, voilà que le *Concours Lépine* lui-même est envahi par le jouet scientifique ! Je m'y suis promené hier. Que de choses, parmi tant d'enfants ! Les savants, je n'ai pas compris ! Aussi bien ne rencontre-t-on pas, dans cette salle du Jeu de Paume, un seul enfant... On y rencontre des mécaniciens, des étudiants, des vieux messieurs... c'est-à-dire des « grandes personnes » qui aiment la trouvaille d'autres grandes personnes ; — la trouvaille qui a pour sujet, mais non pour objet, l'amusement des petits.

Les égoïstes ! Je suis bien sûr qu'en construisant leurs spirituelles mécaniques ils ne s'occupent pas plus des enfants que ne pensait à eux le bon La Fontaine en écrivant ses fables.

SONIA.

## Le drapeau de Philadelphie

On sait déjà que la ville de Philadelphie, en témoignage de l'union de cœur et d'idéal qui existe entre la France et les Etats-Unis, envoie à la ville de Paris un drapeau américain. Non le drapeau actuel, mais une copie du premier drapeau, qui ne comptait encore que treize étoiles, représentant les treize premiers Etats de l'Union.

De ces treize étoiles, six ont été brodées par de petites Françaises et sept par de petites Américaines. C'est un de ces aimables et gracieux symboles dont les cœurs américains ne sont jamais avares.

M. Jusserand, notre ambassadeur à Washington, a prévenu M. Ribot que le maire de Philadelphie lui avait remis le drapeau. Il a en même temps suggéré que cet emblème fût arboré sur l'Hôtel de Ville le 6 septembre, jour anniversaire de la naissance de La Fayette.

M. Ribot a demandé au président du Conseil municipal de lui faire connaître si cette suggestion serait accueillie par le Conseil. Et le bureau, réuni hier, a répondu affirmativement. Donc, le 6 septembre, le drapeau américain flottera sur l'Hôtel de Ville où La Fayette, dans tout l'état de sa jeune gloire, fut proclamé commandant en chef des gardes nationales, il y a 128 ans.

## La petite farce du soldat

C'était, hier, boulevard de Strasbourg. Trois légionnaires décorés de la croix de guerre se promenaient bras dessus, bras dessous. Ils parlaient haut.

Survient un agent qui, après les avoir considérés d'un oeil soupçonneux, leur demande leurs papiers.

Deux des légionnaires s'exécutent de bonne grâce. Quant au troisième... il prend la fuite incontinent.

Vous pensez que l'agent a tôt fait de se lancer à sa poursuite ! Quelques passants, saisis de zèle, se joignent à l'agent... Mais le légionnaire court vite.

Il est probable que l'agent et ses acolytes courraient encore, si le soldat poursuivi ne s'était arrêté soudain, et ne s'était mis à rattracher, avec le plus grand calme, les cordons de ses souliers.

La main de la Loi s'abatait sur son épaule. — Suivez-moi ! dit sévèrement l'agent de police.

Le légionnaire parut stupéfait.

— Vous suivre, pourquoi ?

— Puisque vous n'avez pas de papiers !

— Mais si j'en ai, et bien en règle encore ! Tenez les voilà !

— Pourquoi vous êtes-vous sauvé ? Répondez !

— Je ne me suis pas sauvé du tout ! Vous mettiez tellement de temps à examiner les papiers de mes camarades, que j'ai cru avoir le temps d'aller « d'un coup de pied »

acheter du tabac, avant que mon tour n'arrive. Voilà tout !

L'agent ajouta-t-il foi aux paroles du légionnaire, ou fut-il secrètement persuadé que le légionnaire avait voulu lui jouer un bon tour ?

Le légionnaire avait la croix de guerre. Alors l'agent le laissa aller.

## Un précurseur

Il y aura demain trois ans jour pour jour que pour la première fois un zeppelin fut abattu sur le territoire français. C'est ce zeppelin L-8 dont le drapeau, la nacelle et l'hélice ont été déposés aux Invalides.

Il était venu au petit jour pour bombarder la section de munitions d'artillerie de Badonviller (Meurthe-et-Moselle). Les soldats qui avaient passé la nuit au bivouac tirèrent des coups de fusil dans la direction de l'appareil. Mais ce n'est pas avec des balles qu'on peut abattre un zeppelin.

Heureusement, le commandant du 2<sup>e</sup> échelon du parc avait deux 75 de rechange dans



LE POINTEUR LOUIS GONDOUN

son équipe mobile. Il les fit mettre en batterie, et deux maîtres pointeurs, Gondouin et Colibert, Parisiens l'un et l'autre, dirigèrent le tir. Au cinquième coup, le zeppelin fut touché, car on le vit piquer de l'avant et modifier son allure et sa direction. Sept autres obus achevèrent de le désemparer, et, quelques minutes après, il s'échouait dans les arbres de la forêt de Celles, à 5 kilomètres de Badonviller.

Cet exploit ne fut pas d'abord célébré comme il eût dû l'être. C'était avant la Marne... Gondouin et Colibert, depuis ce temps lointain, sont restés sur le front. Et voici la photographie enjouée et résolue de Gondouin, ce précurseur.

## UN COMMUNIQUE...

Un communiqué de la plus haute importance vient d'être notifié aux foules. Il ne s'agit rien moins que d'une rectification de la ligne.

Ne courez pas au mur, où la carte du front s'exploite depuis trois longues années — les trois glorieuses ! — Ce n'est pas de la ligne de feu que je veux parler. Encore moins d'une ligne de conduite ou d'une ligne de chemin de fer. C'est de la Ligne. Toutes mes lectures ont déjà compris.

Au matin du 15 août 1917, 1.108<sup>e</sup> jour de la guerre, la Grande Couture Parisienne a fait savoir brusquement que le métrage employé désormais pour les costumes de laine ne dépasserait pas 4 m. 50. Ce n'est pas sans émotion qu'une pareille nouvelle a été ac-

cueillie dans les grands centres français, c'est-à-dire à Deauville, à Biarritz, à Dinard, à Aix-les-Bains et même à Paris.

4 mètres 50 !... Quantités infimes ! Métrage exigü ! Le philosophe ne peut se livrer qu'à des réflexions graves, lorsqu'il met en balance, d'une part ce chiffre dérisoire : 4 m. 50, et de l'autre l'éternel féminin.

Le même philosophe, s'il étudie avec soin le texte de l'édit somptuaire en date du 15 août 1917, constatera que « déjà le métrage était passé d'un maximum de 8 mètres pour la saison d'hiver 1915-1916 au maximum de 5 m. 50 pour la saison 1916-1917 » et il apprendra, en outre, que « le Syndicat de la couture parisienne s'est engagé, pour la saison prochaine, à réduire encore le métrage employé ». De sorte que, le zèle syndicaliste s'exaltant avec les années et les choses continuant à suivre leur cours dégressif, tout porte à croire que la saison 1921-1922 verra le métrage de nos costumes réduit au maximum tenu de 0 m. 50 !

En ce temps-là, belles Parisiennes, la ligne, votre ligne — qui, de la robe princesse à la robe tonneau, passa par tant de métamorphoses — sera vraiment, selon la formule, « le plus court trajet d'un point à un autre ». Je suppose toutefois que les dames un peu fortes auront droit, exceptionnellement, à un métrage en grande largeur.

Dés maintenant le plus pur esprit de sacrifice va présider, dans les grandes maisons de la rue de la Paix et de la place Vendôme, à l'élaboration de la « collection » d'automne. Pour diminuer, en toute hâte, la consommation des tissus, les mannequins transis exhiberont — avec la ferveur du vrai patriotisme — des soupçons de robes et des suggestions de manteaux. Et, afin de réduire les importations dans toute la mesure du possible, les jupes-trotteurs de la saison d'hiver permettront, mesdames, à tous les badauds de jour du spectacle de vos chaussures nationales et de vos bas à jours.

Le décret que la Chambre syndicale des tailleurs-couturiers vient de porter à la connaissance du peuple français, par la voie (et par la voix) de la presse libre, fait savoir également que la grande couture, dans ses créations, réduira l'emploi de la laine en utilisant tous les autres tissus, notamment la soie...

Il y a là un ingénieux système de compensations. La qualité remplace la quantité, et les rues de Paris bientôt ne seront pleines que d'habillés de soie. L'année prochaine, sans doute, on nous prescrira l'usage du brocart de préférence à toute autre étoffe. En l'an de grâce 1922, on nous allouera généreusement nos 50 centimètres de drap d'or. Et, dans un petit nombre de lustres, les élégantes se verront octroyer quelques centimètres carrés de ces tissus légendaires dont Peau d'Ane aimait à se revêtir. — SIMONE DE CAILLAVET.

## Syndicat des constructeurs de navires

M. Robert Bellanger vient d'être élu vice-président du syndicat des constructeurs de navires. A l'heure où la marine marchande, sous la vigoureuse impulsion du sous-secrétaire d'Etat, M. de Monzie, fait un puissant effort, il faut se féliciter que de jeunes industriels qui ont déjà fait leurs preuves dans les fabrications intéressant la défense nationale apportent à l'œuvre nouvelle leurs méthodes industrielles et leurs jeunes activités.

## LE PONT DES ARTS

On vient de fêter en Angleterre le centenaire de Jane Austen, l'illustre auteur de *Pride and Prejudice*, *Sense and Sensibility*, *Mansfield Park*, *Emma*, *Persuasion* et *Catharine Morland*, dont notre Paix Raison a fait une traduction si élégante et si juste. On a remarqué, non sans humour, au sujet de ce bel écrivain, que pas un de ses romans ne fait la moindre allusion à la guerre qui alors ensanguinait l'Europe. Le patriotisme des peuples était encore à naître.

LE VEILLEUR.

## RENCONTRE

par Bernard Partridge



Tommy. — Vous allez à Stockholm pour parler à Fritz ?  
Moi, je retourne en France pour tirer sur lui.  
(Punch)

# LE RESCAPE

PAR

A. LARISSON

Seul, le vieux navigateur peut apprécier le bonheur de voyager « comme sa malle ». Quand on a usé des années de sa vie à tenir on à chercher sa route, à s'écarter les yeux sur une passerelle pour percer la nuit ou la brume, à se faire du mauvais sang sur son point estimé, à prévoir, scruter, supputer, calculer, il n'est pas de volupté comparable à celle de se laisser bronchonner sur la grande mer, insoucieux du temps qui passe et du temps qu'il fera demain, ignorant de la prochaine escale, de la latitude, du jour où l'on est, de la marche du baromètre, sourd à l'incessant murmure de la télégraphie sans fil qui peuple l'étendue de sinistres nouvelles et de lointains appels.

Un jour, nous étions, après le lunch, dans la petite rotonde vitrée qui était la salle à manger de mer. Lord Hurricane, en l'honneur de Bouyssol, avait fait ouvrir une grande boîte d'alvarez et guettait sur sa figure l'effet du cigare royal, à l'arôme fort et capiteux comme une vapeur de parfum rare. Or, parmi toutes ses qualités, Bouyssol en possède une particulièrement charmante : la politesse de l'invité. Il sait louer, sans grossièreté, ce que l'hôte apprécie. Donc, sans faire aucune remarque sur la qualité du précieux cigare, mais seulement en fermant les yeux pour exprimer longuement la première bouffée de vapeur azurée, il soupira et dit ceci :

— Que je suis heureux sur votre bateau, sir ! Je n'aurais jamais osé rêver une convalescence si agréable. A votre bord la vie est si agréable qu'on peut s'estimer d'en faire bon marché et l'on a ainsi une excuse à en jouir sans remords. Quand je reviendrais dans la tranchée où on est parfois assez malheureux pour qu'une balle ne vous semble pas si indésirable, je me souviendrai de l'*Anadomyne*, vaillante et douce, et je verrai toujours son emblème. Vous vous souvenez, sir, de l'emblème des anciennes frégates, cette statue de femme attachée à la proue, et qui semblait le visage même du navire, et que tout le monde, à bord, aimait ? Miss Sarah n'est pas rivée à l'étrave, mais elle est cependant le visage du navire, glorieusement balafre et qui exprime dans le même sourire tout le charme de la vie et tout le dédain de la mort.

— Ecrivez ! Vieille-Doublure ! me cria lord Hurricane ravi. Ecrivez tout de suite, de peur de déformer ensuite par quelque changement maladroit les courtoises paroles de notre ami. Je vais vous prêter mon stylographe.

Je ne pris pas la peine de hausser les épaules : j'étais trop intéressé par l'expression de la figure de Sarah où la cicatrice palissait dans une rougeur subite. Ses lèvres magnifiques tremblaient légèrement comme si elle allait pleurer, et ses yeux gris, immenses, brillaient d'une lueur mouillée. Je crois que dans cette minute d'émotion cette fille admirable atteignit la perfection de sa beauté. Nous en éprouvions une sorte de stupeur. Bouyssol m'a raconté depuis que ce fut l'instant le plus heureux de sa vie. Mes sentiments, à moi, important peu. Lord Hurricane, lui-même, comprit cette déclaration muette, et, avec une inflexion de tendresse inattendue dans cette voix d'acier agri, avec une certaine solennité aussi, commença d'interroger :

— Dites-moi, je vous en prie, ma chère Sarah...

— Epave droit devant ! cria du haut de la hune la voix nasale de la vigie.

Le temps d'une rapide bousculade, et je restai seul dans la rotonde... Avais-je rêvé ? C'est ainsi ! A bord d'un navire la vie des êtres est à la merci d'un incident. Leur sort peut être suspendu dans la minute décisive d'un débat intérieur, et ce sort est brisé si à cette minute même la vigie crie quelque chose. Plus fort que tout, l'irrésistible instinct marin avait précipité lord Hurricane et Bouyssol sur la passerelle et Sarah les avait suivis, anxieuse, elle, sans doute, de sa destinée qui dépendait d'eux. Et maintenant, oublieux de Sarah et d'eux-mêmes, le contour par-dessus la toile-abri de la passerelle, ils regardaient un point noir sur la mer où peut-être était accrochée une agonie humaine.

Je réfléchissais que, depuis la veille au soir, l'*Anadomyne* courrait au nord-est vers un appel de détresse. Nous devions avoir parcouru presque la profondeur du golfe de Gascogne et être dans le voisinage des côtes de France. Allions-nous, cette fois, trouver quelque chose au tragique rendez-vous ? Je sortis à mon tour et regardai dans mes jumelles. Nous nous approchions rapidement de l'épave. Elle était faite d'une sorte de radeau sur lequel

(1) Voir *Excelsior* des 30 mai, 13, 19, 26 juin, 3, 10, 17, 23, 31 juillet, 7 et 14 août.

LAIT CONDENSÉ

FARINE LACTÉE

NESTLÉ

En Vente chez les Pharmaciens Epiciers Herboristes

LA MARQUE PRÉFÉRÉE



on distinguait des formes indéfinies qui ne bougeaient pas...

— Cadavres, conclut, après un long examen, lord Hurricane en posant ses jumelles.

— Il faut voir ! dit Bouyssol.

On amenait un bachelier. Sur le radéau, trois formes humaines étaient affalées, immobiles, au milieu de quelques caisses. Nous vîmes l'embarcation accoster et les hommes de l'Anadyomène retourner les pauvres silhouettes. Le docteur en examina rapidement deux. Il s'attardait auprès de la troisième, semblait faire une piqûre. Elle remua, deux longs bras s'agitèrent... Un vivant !

— Dieu soit loué ! murmura Sarah.

Le bachelier revenait maintenant. En quelques coups d'aviron elle était le long du bord. On montait le naufragé avec des sangliers. C'était un grand corps maigre ; du visage, à demi couvert par la visière d'une casquette enfouie, on ne distinguait qu'une lividité embroussaillée de barbe roussâtre. Bouyssol m'étreignit le bras ; une émotion insurmontable me clouait, haletant, sur le passavant.

— Tu le reconnais ? me demanda-t-il à voix basse.

Non ! je ne le reconnaissais pas. Ce pauvre visage émacié, ravagé par la souffrance, déformé par l'agonie, n'était pas reconnaissable, mais, cependant, c'était la « forme » d'Aristide Plissonnière.

Au moment où il toucha le pont, amené par le palan, nous étions auprès de lui. Bouyssol arracha la casquette fortement enfoncée et nous vîmes, dans la coiffe, briller l'or de la célèbre montre, don de Rodjstevsky. C'était bien notre Aristide Plissonnière !

Il ouvrit les yeux, parut nous reconnaître, car il sourit d'un pitoyable sourire.

— Les autres ? balbutia-t-il péniblement.

— Oui ! Oui ! dit Bouyssol, on s'en occupe !

Aristide laissa retomber ses paupières, mais aussitôt il fit un nouvel effort : — Ma montre ?

On la lui présenta, intacte ; elle marchait encore, car ce superbe chronomètre se remonte qu'une fois la semaine. Bouyssol la lui appliqua à l'oreille afin qu'il entendît le mouvement. Le capitaine Aristide eut encore un faible sourire. On le soulevait sur un cadre pour l'emporter dans une chambre. Mais il appela encore Bouyssol d'un geste épuisé.

— Mes caisses ?

Les caisses de vin arrimées sur le radéau !... L'Anadyomène s'était remise en marche. Il fallut porter la requête à lord Hurricane, qui l'accueillit avec faveur et fit aussitôt manœuvrer pour qu'on allât sauver les précieux colis.

— Voilà un homme ! dit-il. Il se sauvera, j'en réponds ! Encore tenu entre les griffes de la mort, il pense à ce qu'il lui faudra boire pour se bien rétablir. Quelle santé !

Et se tournant vers moi, qui, je crois, pleurais un peu d'émotion :

— Dites donc, Vieille-Doubleure, vous êtes indiscret ! Vous avez donné rendez-vous sur mon bateau à tous vos amis !

A. LARISSON.

## La mort d'Almeryda

C'est avec ses deux lacets mis bout à bout, croit-on, qu'il se serait étranglé

Brûlé par bribe, des précisions nous sont fournies sur les circonstances de la mort de Miguel Almeryda. Dès les premiers jours d'avril on avait affirmé que le docteur du Bonnet Rouge s'était étranglé à l'aide de l'un des lacets de ses souliers bas, ce qui n'avait pas été sans causer quelque étonnement. La vérité serait tout autre, à bien vouloir nous confier une personne qui accompagnait les magistrats au cours de leur enquête à l'infirmerie de la prison de Fresnes.

Miguel Almeryda avait quitté la prison de la Santé chassé non de soupçons napoléoniens, mais bien de soupçons montants à tige en drap avec des lacets en fil tressé. Et c'est en mettant bout à bout ces deux lacets qu'Almeryda constitua une mince cordelette dont l'une des extrémités fut fixée à l'un des barreaux de la tête du lit, tandis que l'autre extrémité formait le nœud coulant qu'il se passa autour du cou.

Comment, se dira-t-on, Almeryda put-il procéder à tous ces préparatifs, qui nécessitent un certain temps, sans attirer l'attention du gardien préposé à sa surveillance ? C'est ce que l'enquête judiciaire s'efforce d'établir afin de déterminer sa part de responsabilité ainsi que celle du docteur Hayem, qui rédigea le rapport que l'on sait. Si nous sommes bien renseignés, le gardien aurait soutenu qu'il ne s'était absenté qu'un très court instant, alors que Miguel Almeryda paraissait dormir. Peut-être celui-ci simulait-il le sommeil afin d'éloigner son peu vigilant gardien.

Nous savons, d'autre part, que MM. Drioux, juge d'instruction ; Philippin, substitut du procureur de la République ; Moulon, directeur de la police judiciaire, ainsi que les trois médecins légistes, MM. Derieux, Vibert et Soquet, ont, au cours de leur enquête à Fresnes, manifesté quelque étonnement, étant données les révélations de l'autopsie, de ce que le médecin et les internes qui donnaient leurs soins à Almeryda aient refusé au malade, quasi-moribond, la morphine que celui-ci, dont les souffrances devaient être atroces aux dires des médecins légistes, réclamait à grands cris.

Ajoutons que Mme Almeryda, tant en son nom qu'en celui de son jeune fils, se serait, hier, dans la soirée, constituée partie civile. Le corps du défunt, qui devait être rendu aujourd'hui à la famille aux fins d'inhumation, sera retenu encore plusieurs jours à l'Amphithéâtre de la prison de Fresnes par les autorités judiciaires.

## Un incendie à Marseille

MARSEILLE, 20 août. — Un incendie d'une violence extrême s'est déclaré dans des bâtiments formant courée située dans le quartier de la Grande-Visite. En peu de temps, tout fut brûlé : fourrages, véhicules, bâtiments, ainsi que 25 chevaux.

Les dégâts sont évalués à 200.000 francs.

# LES LIVRES

LA VIE APOSTOLIQUE DE VINCENT VINGEAME roman, par Marc Elder

Dès sa petite enfance, Vincent Vingame est jugé inapte à tout office dans la république. On le bat comme platane. A peine est-il assez délié pour garder les vaches.

Dans la solitude de son cœur naissant, il fait amitié avec la nature. Il contemple jusqu'à l'extase, jusqu'au vertige, la chevelure mouvante des arbres, la fragilité victorieuse des fleurettes, la fuite alerte des eaux pleines de ciel... Il les dessine... Passe un précoce parisien. La précoce vocation du petit roustaud le charme. Il l'adopte, le décasse, lui donne un intérieur — le sien — des habits bourgeois, des maîtres... Grâce à lui, le vacher devient un grand peintre. Ses toiles connaissent le double hommage de l'enthousiasme et de l'insulte... Mais la vie de société, avec ses excommunications, ses hypocrisies, écoeure l'artiste, épris de liberté jusqu'à la sauvagerie. Il dédaigne la gloire, la fortune, l'amour...

Enivré d'un mysticisme primaire, à la Rousseau, ce visionnaire préche plus qu'il ne peint. Il est lyrique. Il est sublime. Il est sonore, incohérent... Personne ne le comprend : c'est un apôtre. En vain, il sème la douceur : c'est l'émeute qui germe, c'est la rouge fleur de l'incendie qui s'épanouit...

Peut-être ce grand enfant pourra-t-il poursuivre son rêve, naïf et coloré, au milieu des enfants... Non ! les petits crient à la chienne-lit sur son passage.

Peintre hardi, glorieux loufoque, Vincent Vingame ne connaît le repos que couché, pour l'éternité, aux côtés de ses aïeux obscurs, dans le petit cimetière fleuri de son village.

Qu'a voulu, au juste, démontrer Marc Elder dans ce roman philosophique qui rappelle et la Recherche de l'Absolu et Stello ? Que l'artiste, que le peintre, comme le poète, est solitaire, étranger dans la société bourgeoise. Qu'elle le traite en ennemi, à moins qu'il ne consente à entrer dans les pactes serviles.

En somme, avec ses multiples avatars, ce Vingame est une entité, un personnage de raison. Il est outrancièrement poussé au symbole. Cette formule allégorique est un peu désuète. Et c'est, sans doute, à Marc Elder qu'il appartient de la ressusciter, si elle n'était bien morte depuis longtemps.

Le meilleur de son étrange roman, ce sont les descriptions, les réalités... Son œil est vraiment lucide. Son style a de la probité.

LA BIOLOGIE HUMAINE

par le Docteur Grasset, de Montpellier

Fort de quarante années de professorat, de guérisons et de pratique, l'héritier moral des Barthez et de toute l'école vitaliste de Montpellier apporte, à son tour, sa pierre à ce temple de la Biologie, que fonda, avec le riche Gall, l'incomparable Bichat. Le bloc est monumental, amoureusement ciselé. Il garde les éblouissantes proportions d'un ex-voto. Sur son marbre, jolies et polies, en dépit de la morsure des acides scientifiques, on discerne, nettement, le chrisme victorien.

Pénétrons avec respect dans l'oratoire-laboratoire de l'illustre orade de Montpellier. Otons gentiment notre bonnet. Examinons-nous auprès de ce rebouteur incomparable de la liberté grande et sacrilège que nous nous voyons contraints de prendre, nous si petits, à l'égard d'un tel géant scientifique.

Très docte et très vénérable et très vénéré docteur, souffrez qu'un vous étende un peu sur le lit de Procuste de la critique journalistique. Et, sans doute, vous vous en releverez un peu meurtri. Mais bien plus allègre, ma foi, que le malheureux donneur d'estrapade. Car il ne fait pas bon donner la question aux géants.

Au reste, pour si hostile soit-on aux opinions de l'illustre thaumaturge bas-langue-docien, on ne peut qu'écouter avec respect — que dis-je, avec respect ? — avec terreur ses décisions, ses ordonnances. « Il frappe et il guérit ; il perd et ressuscite... » Ses affirmations ont quelque allure dogmatique (Cocodr et Catéchisme de Trente). Et qui pourrait refuser sa courtoisie sympathique au savant qui scrute non seulement le peuple poèteux des livres contradictoires, mais encore la foule des égarés ?

Ses affirmations, ses actes de foi sont écrits avec le sang et la sanie.

Qu'importe, après tout, que les dogmes du docteur Grasset apparaissent un peu spécieux et hasardeux à ceux qui n'ont point le bonheur de lui confier leurs reins, leur cœur et leur rate. Ont-ils tâté de ses magistères et de ses juleps ? Le grand Newton avait accoutumé de dire :

— O physique, préserve-moi de la métaphysique !

Mais, ce n'était au juste qu'un badaud de gouttière, un voyeur de constellations, un de ces chimériques pointeurs d'astrolabes qui s'en vont chercher dans la lune l'explication de leurs nuits et de leurs ennuis.

C'est par la physique, lui, que le docteur Grasset atteint les cimes vertigineuses de la métaphysique. Et il en redescend porteur des tables de la Loi. Il en rapporte la solution des énigmes les plus nouvelles.

Première énigme : y a-t-il une biologie humaine ? Et si oui, en quoi diffère-t-elle de la biologie générale. Ou, au juste, commence la biologie humaine ? Ou devient-elle bestiale, minérale, végétale ?

Réponse : La biologie humaine doit être considérée comme une science à part. En effet, l'homme qu'elle étudie, est spécifiquement distinct des autres êtres par sa supériorité intellectuelle, sa faculté de progrès indéfini et sa volonté libre. Non seulement la biologie humaine existe, mais elle donne aux sciences morales et sociales un point de départ que la biologie générale serait impuissante à leur fournir. Conclusion un peu olympienne sans doute, mais expéditive : la science — la science physique et expérimentale — est le fondement de toute moralité... C'est la seule autorité actuellement indiscutée. La loi, en effet, ne peut imposer que l'apparence de la moralité.

— La loi ?

— La loi, don ingénu et charmant, don gratuit, n'est accordée qu'à ceux qui placent par prédestination.

Alors, va pour la science. Mais elle n'est point immuable. Cette pierre angulaire est

terriblement vacillante. Qui ne voit que chaque Etat, caste, peuple a sa science plus ou moins étendue, selon la capacité alavique et les loisirs gagnés sur la faim et les besoins serviles ? Il y a une science occidentale, une science orientale, comme il y a une raison aristocratique, une raison bourgeoise, une raison populaire.

Toujours subordonnés aux temps et aux lieux où nous naissons, esclaves de l'état civil et du cadastre, nous ne pouvons que répéter les vers célèbres de Zaire :

J'eusse été, près du Gange, esclave des faux dieux, Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux...

Et même à Rome, comme à Paris, comme à Montpellier en Languedoc, cette superstition de la science primatiale est-elle bien orthodoxe ? La raison déraisonne dit saint Paul. Je vous fais grâce de l'Africain saint Augustin pour arriver d'un bond à Pascal.

La justice et la vérité, note-t-il dans ses Pensées, sont deux points si subtils que nos instruments sont trop émoussés pour les toucher exactement. (Qu'on me pardonne les inexactitudes : je cite de mémoire).

S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe, et appuient, tout autour, plus sur le faux, que sur le vrai.

A ce dédain, il serait piquant d'opposer les hymnes scientifiques de cet autre glorieux enfant de Montpellier qui a écrit dans son Catéchisme Positiviste :

« Connais-toi pour t'améliorer... Le progrès est le développement de l'ordre... La science constitue le prolongement de la commune sagesse... »

Qui confrontera la doctrine catholique et fleurie du docteur Grasset, de Montpellier, avec les affirmations moroses, désolées et hautaines de ce génial et fulgurant Auguste Comte, qui inscrit sur son drapeau :

« Vivre pour autrui. — La famille. — La Patrie. — L'Humanité ? »

MIRABELLE DE PAMPALUNE

roman, par Colette Yver

Depuis qu'un chartiste, gascon et facond, a conté dans laarrière-boutique de la librairie Duval les tumultueuses amours de Mirabelle de Pampalune et du sire Mainfroy de Catalpan, au temps du pieux roi Louis IX, la fille du patron, Mlle Louise, a la judiciaire un peu brouillée.

Et sa cousine Edith, ces renchéries font les dégoutées. Il leur faut des preux...

— Quoi ! Des Duval, des Bouchaud, ma chère, consacraient à épouser un placide commis de librairie ou un inoffensif calicot, supplantés ridicules qu'on ne vit jamais armés, le dimanche, que d'une ligne vierge et d'une épuisselle ! Fi !

Moi, héron, que je fasse Une si maigre chère !

Survient la guerre... Pour si peu inductifs soyez-vous, il ne vous faut pas un grand effort de perspicacité pour deviner la suite et le dénouement : cela est réglé comme les petits pâtés bourgeois...

Mobilisés, le calicot et le commis se battent comme ne se battaient pas les preux médiévaux : ce sont des héros. Ils reviennent de la bataille couverts de sang et de gloire. Ils épousent les dédaigneuses subjuguées...

Ce roman blanc, inoffensif et patriotique, est conté avec une négligence bonhomme. Style d'aigle conteuse, coupé d'apartés ironiques.

La mère en permettra la lecture à ses filles.

AU PAYS DE LA MORT

par Benjamin Vallotton

D'autres ont pieusement rapporté la mort des héros. Peintre avant tout, malgré tout, et jusque dans le feu et les bûches empoisonnées, Benjamin Vallotton décrit, lui, le douloureux martyre des jolies choses de France : Coucy et son fier donjon rué bas dans la poussière, Ham et son manoir dynamité, Troisy-Loire, Emery-Hallen, Libermont, Solente, Champagne, cent villages candides assassinés... Et la douloureuse passion des vergers printaniers scés dans le ruissellement, odorant et fleuri, de la sève amoureuse... Et le sacrifice méthodique, scientifique, des parcs séculaires et des jardins aménés... Et le viol des sources murmurantes et lucides... Et le sacrifice inouï des tombes, transformées en latrines par des stercoraires ivres...

La plume de Vallotton, aussi experte que son pinceau, a dessiné, pour jamais, la passion des campagnes françaises. Son livre, mince par le format, mais grand par l'émotion, est le plus simple et le plus effroyable des réquisitoires.

Jean-Jacques BROUSSON.

## Contre l'augmentation du prix du pain

Par une lettre du 18 août, dont la publication a été différée jusqu'à ce jour, M. Maurice Rontin, député du Lot-et-Garonne, fait connaître au ministre du Ravitaillement l'émotion provoquée dans la population par la brusque augmentation de la taxe élevant le prix du pain de 13 centimes par kilo.

« Je ne vous cacherais pas, dit le signataire, que je m'explique mal les raisons qui ont amené votre administration à infirmer, par des instructions aux préfets, les dispositions du très récent décret que vous avez soumis vous-même, le 13 juillet dernier, à la signature de M. le président de la République.

« L'article 7 de ce décret stipule que la taxe ne pourra être élevée de plus de cinq centimes par kilo, le surplus devant être payé aux boulangers par une ristourne de l'Etat.

« Les arrêtés préfectoraux, élevant le pain au-dessus de ce chiffre sont donc pris en violation du décret du 13 juillet 1917.

« Un autre décret du 31 juillet organise le contrôle des céréales et farines ; il prévoit l'adjonction à l'office départemental d'un négociant ou courtier, nommé sur la proposition de l'office central des céréales et ayant mission de surveillance sur ses propres confrères du département. Il lui est alloué, pour ses frais de contrôle, de déplacement et de bureau, une rémunération de vingt centimes par quintal.

« Le département de Lot-et-Garonne produisant environ 700.000 quintaux de blé et 3 à 400.000 quintaux de céréales diverses, le répartiteur départemental percevra de ce fait 200.000 francs ! »

# PEUT-ON FACILEMENT CHANGER DE NOM ?

Tous ceux qui portent des noms aux désinences germaniques le désirent.

Les changements de nom deviennent singulièrement à la mode en ce moment, et il ne se passe pas de jour où l'on ne lise à l'Officiel des notes nous informant que M. Schumann ou M. Klein sollicite l'autorisation de s'appeler M. Saumant ou M. Petit.

Il est vrai que cette mode se recommande d'un illustre parrainage, puisque le roi d'Angleterre lui-même a tenu à abolir dans sa maison toute dénomination germanique en substituant au nom de Saxe-Cobourg-Gotha celui essentiellement national de Windsor.

Et aussitôt la princesse de Battenberg s'est appelée « Mount-Batten ».

Prévoyant la généralisation de cet usage pour tous ceux portant actuellement un patronyme de consonance étrangère, et surtout germanique, nous avons voulu savoir quelles étaient les formalités nécessaires pour obtenir cette nationalisation nominale.

Un homme était particulièrement désigné pour nous renseigner : c'est M. André Honorat, député des Basses-Alpes, et directeur honoraire au ministère de l'Intérieur.

M. Honorat a, en effet, déposé en 1913 un projet de loi qui a d'ailleurs modifié au cours de la guerre et qui a pour objet de compléter la loi du 41 Germinal An XI en ce qui concerne les changements de nom.

C'est une joie d'entendre le député des Basses-Alpes expliquer les motifs qui l'ont poussé à déposer ce projet. Traité par lui, ce sujet un peu aride prend l'ampleur et l'intérêt d'une thèse d'histoire.

Son argumentation est la suivante :

Faciliter aux Français porteurs d'un nom de consonance étrangère la possession d'un nom français est une nécessité vitale pour notre pays, car c'est défendre sa langue, par conséquent son unité.

Quand François I<sup>er</sup> ordonna que les pays de langue d'oïl devaient employer la langue d'oïl, il fit plus pour établir l'unité de son royaume que s'il avait gagné vingt batailles.

Il est manifeste que, étant donné notre faible natalité, nous ne pourrions bientôt plus prétendre rivaliser avec les autres nations. On peut même dire que si nous constituons encore un groupe ethnique puissant, nous le devons en partie à ce que, de longue date, des étrangers nombreux sont venus s'établir sur notre sol.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, que la France est pauvre en hommes. Dès 1756, le marquis de Montcalm disait dans son « Journal » que la fécondité des Canadiens était de nature à causer de la surprise, particulièrement chez nos seigneurs de la Cour, qui craignaient d'avoir plus d'un héritier.

Le propre de la nationalité française est d'être l'assimilation d'une lente assimilation d'éléments disparates, et la cause la plus sûre de cette assimilation a été l'influence d'une langue formée en commun.

C'est ce qui autorise à penser qu'il peut y avoir avantage à donner quelque souplesse à la législation qui régit l'état civil des naturalisés.

Veut-on connaître en effet les difficultés que rencontre actuellement la personne qui désire changer de nom ?

Elle doit faire une demande au ministère de la Justice. Cette demande doit être précédée d'une publication : 1<sup>re</sup> dans le Journal officiel 2<sup>o</sup> dans le journal de l'arrondissement de la résidence du demandeur.

Si le nom demandé appartient à une personne de la famille, le pétitionnaire doit fournir les actes de l'état civil qui établissent pour ladite famille la propriété du nom.

Tout décret qui intervient sur une demande de changement de nom exige le versement de droits qui s'élève à 650 fr. 25 pour chaque solliciteur.

Le décret est rendu après que le Conseil d'Etat a statué et il n'a son exécution qu'après un an, à compter du jour de son insertion au Bulletin des Lois.

S'il n'y a pas eu d'opposition durant ce délai, l'impétrant devra se faire délivrer, par le Conseil d'Etat, un certificat et se pourvoir devant le tribunal compétent pour obtenir un jugement qui ordonne la transcription du décret sur les registres de l'état civil.

Vous avouerez, me dit M. Honorat, que ces formalités et les frais qu'elles entraînent rendent presque impossible tout changement de nom.

Or, il est fâcheux, vous en conviendrez, qu'un étranger dont nous avons fait un Français ne puisse pas obtenir, par le décret même qui lui confère notre nationalité, l'autorisation de modifier la désinence ou la forme de son nom.

La guerre a prouvé de façon péremptoire cette vérité, car nous ne pouvons pas continuer à condamner à porter des noms d'ennemis exécrés de bons Français qui ont combattu contre eux, dont les enfants ont été tués par eux !

Voilà pourquoi, conclut le député des Basses-Alpes, j'ai toutes raisons de croire que mon projet de loi, qui est actuellement devant la commission de la réforme judiciaire, va se trouver, par la force des choses, porté devant le Parlement dans un avenir prochain.

Le vote n'en est pas douteux.

Bonne nouvelle pour ceux qu'obsède actuellement un patronyme à désinence germanique. — J. C.

## Tirages financiers

VILLE DE PARIS 3% 1910. — Le n° 167.586 gagne 100.000 fr. ; le n° 89.784 gagne 10.000 fr.

Les cinquante-huit numéros suivants gagnent chacun 1.000 francs :

3.561	11.203	18.704	26.427	28.605	57.083	58.868
59.870	62.021	80.586	84.520	102.551	107.131	107.554
108.471	112.814	122.349	125.472	165.313	178.233	214.681
217.408	220.014	224.342	229.224	235.329	237.088	297.525
301.119	310.595	327.006	330.908	342.913	352.893	357.010
360.029	375.195	380.536	395.502	423.084	446.683	467.769
460.456	466.398	478.681	481.163	489.628	498.450	499.563
501.430	527.292	531.505	534.916	540.304	556.795	557.057
574.193	588.454					

Industriels, Commerçants, Agriculteurs !

DU 1<sup>er</sup> AU 15 SEPTEMBRE 1917

FOIRE DE BORDEAUX

Bureau gratuit de renseignements et logements : 7, cours de Tonnay

Pour l'Administration de la Foire, s'adresser à l'Hôtel de Ville

# THÉÂTRES

Châtelet. — La reprise de Dick, roi des chiens policiers, s'annonce comme un gros succès. Chaque soir la foule au Châtelet vient applaudir l'élégant comédien Armand Bernard dans son intéressante et originale interprétation.

Ce soir :

Th.-Français, relâche ; jeudi, 8 h., les Affaires sont les affaires.

Opéra-Comique, relâche ; jeudi, 7 h. 30, Carmen.

Odeon, 8 h., Marie Tudor.

Variétés (Guit. 09-92), 8 h. 15, Kit (Max Dearly).

Châtelet, 8 h. 45, Dick, roi des chiens policiers.

Gymnase, 9 h. 45, les Deux Vestales.

Vauvilliers, 8 h. 30, la Revue.

Palais-Royal, 8 h. 30, Madame et son filleul.

Ambigu, 8 h. 30, le Maître de forges.

Antoine, 8 h. 25, M. Bourdin, professeur.

Renaissance, 8 h. 30, le Paradis.

Porte-Saint-Martin, 8 h., le Chemineau.

Edouard-VII, 8 h. 45, la Folle Nuit ou le Dérailé.

Femina, 8 h. 45, Hello, Boys !

Grand-Guignol, 8 h. 30, la Petite Maud.



6

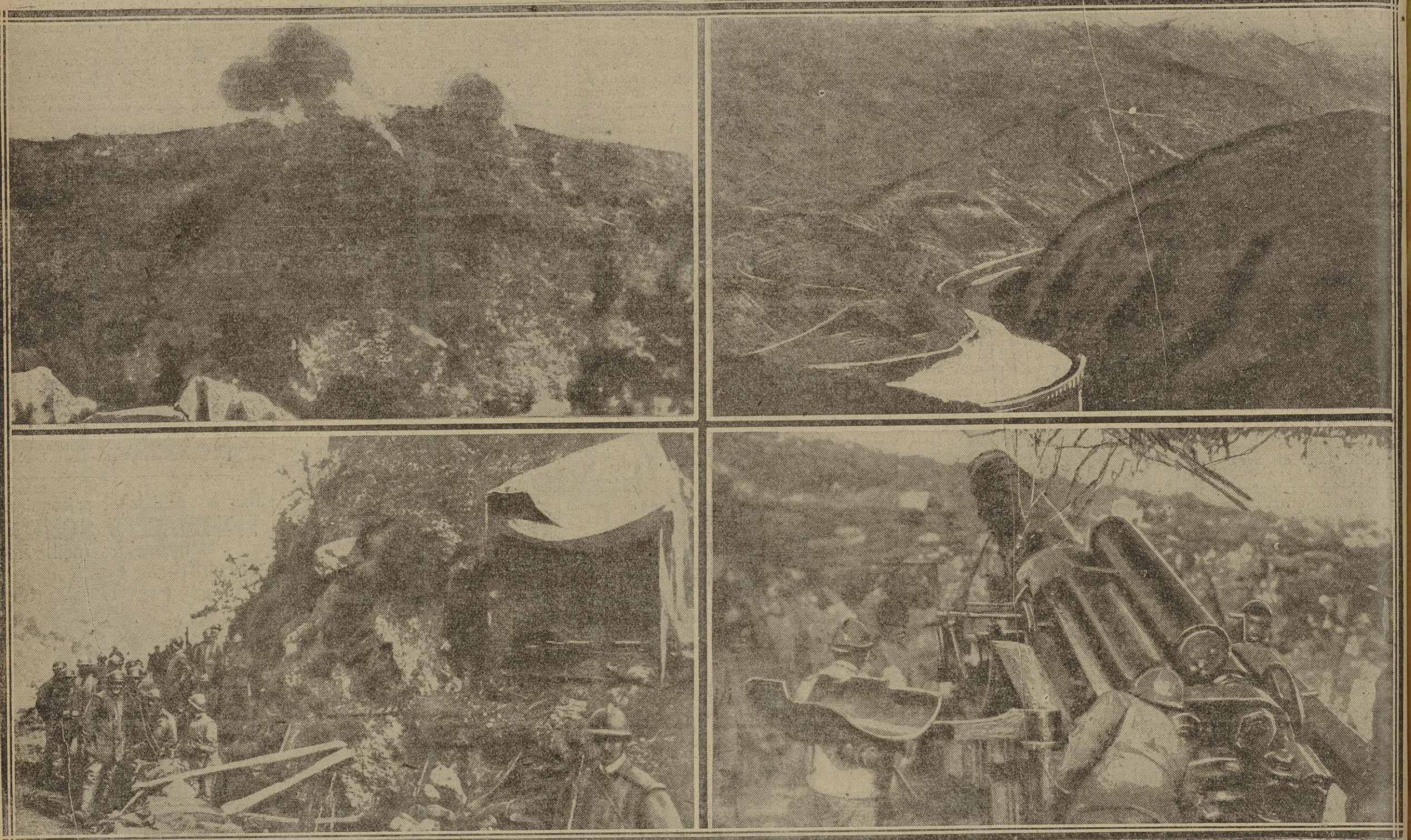
**POUR SE RASER La Crème ASTOR**  
EST LE PROCÉDÉ LE PLUS COMMODE, LE PLUS HYGIÉNIQUE ET LE PLUS ÉCONOMIQUE  
Exigez bien la Marque ASTOR.

# EXCELSIOR

**POUR SE RASER**  
le meilleur procédé c'est la merveilleuse et célèbre  
**Crème ASTOR**

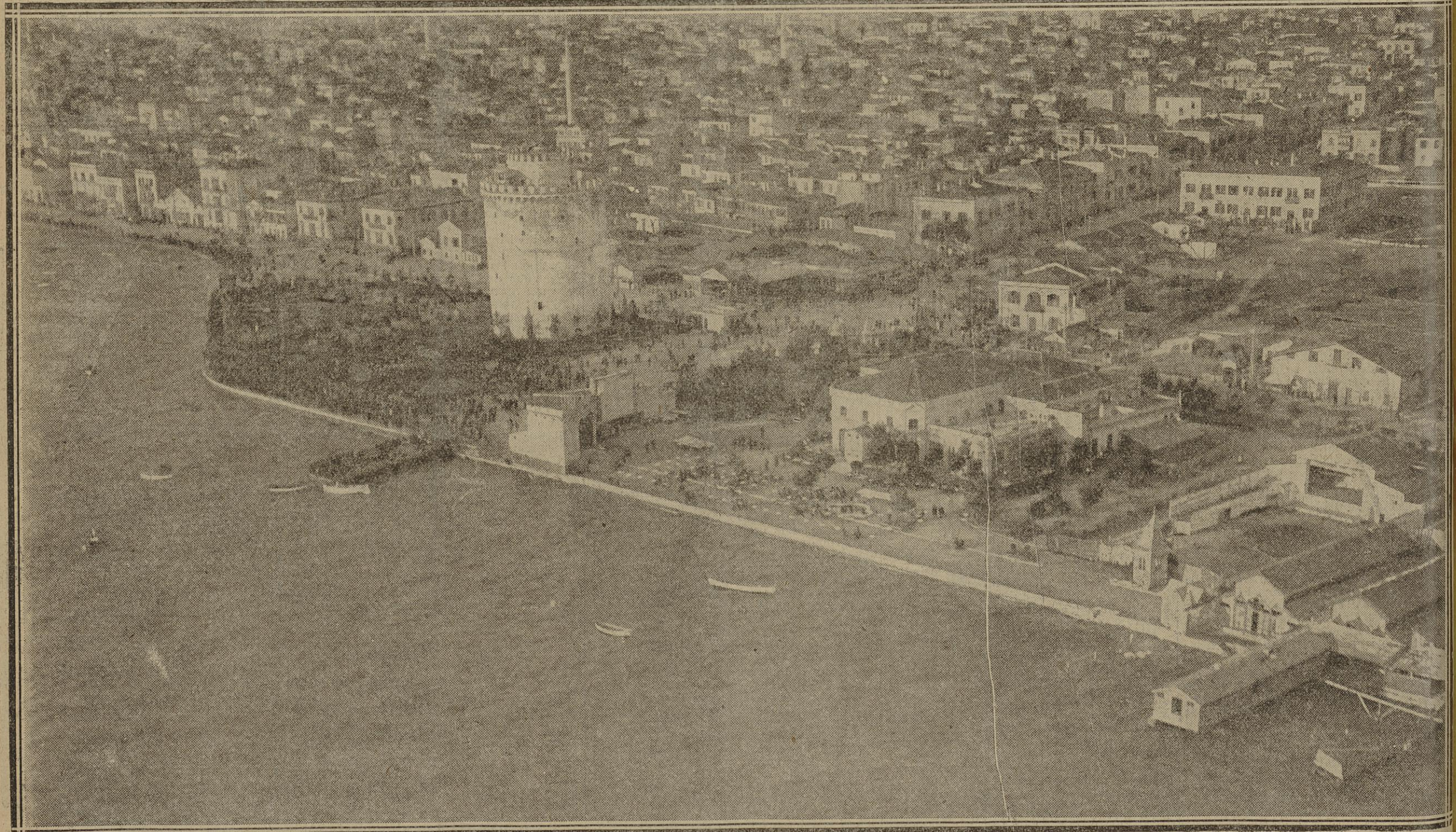
Gros Tube... 1 fr. 25  
Franco... 1 fr. 45  
Tube moyen... 0 fr. 65  
Franco... 0 fr. 75  
En vente chez les Parfumeurs, Coiffeurs, Pharmaciens et Gds Magasins.

## L'OFFENSIVE ITALIENNE SUR LE FRONT DES ALPES JULIENNES



**LES POSITIONS D'OU NOS ALLIÉS SE SONT PORTÉS A L'ATTAQUE** DES RETRANCHEMENTS AUTRICHIENS, ENTRE PLAVA ET LA MER  
Dimanche matin, les troupes italiennes ont attaqué les lignes autrichiennes sur le front des Alpes Juliennes. En dépit de la résistance acharnée de l'ennemi, nos alliés ont traversé l'Isonzo et, entre Plava et la mer, ont progressé après un dur combat. Jusqu'à dimanche soir 7.500 soldats et 100 officiers avaient été capturés. Voici : 1° La crête du Monte-Santo bombardée par les Italiens. 2° L'Isonzo dans la vallée de Plava. 3° Un groupe de volontaires se préparant à l'assaut. 4° Un 305 en position derrière Plava.

## SALONIQUE EST EN FLAMMES. — 70.000 PERSONNES SONT SANS ABRI



**UNE VUE DE LA VILLE ET DES QUAIS, PRISE PRES DE LA TOUR BLANCHE PAR UN AVIATEUR EN CROISIÈRE AU-DESSUS DE LA RADE**  
On mande de Salonique qu'un violent incendie s'est déclaré le 17 août dans le quartier bulgare de la ville. Le vent soufflant avec rage, le feu, malgré les efforts des soldats alliés, gagna rapidement les rues voisines. La moitié de la ville est détruite et tout le quartier des commerçants anéanti. 70.000 habitants, la plupart israélites et musulmans, sont sans abri; fort heureusement le nombre des victimes semble devoir être très restreint. L'incendie paraissait maîtrisé, hier, l'intensité du vent ayant diminué.